

Edition des textes littéraires du XX^e siècle au Japon

(texte de la communication faite à l'occasion du Colloque « Manuscrits, éditions, informatique » organisé les 23 et 24 mars 2001 à l'Université de Paris IV)

Jo YOSHIDA

Introduction

Je voudrais tout d'abord remercier Messieurs les Professeurs Henri Godard, Jean-Yves Tadié et Antoine Compagnon, ainsi que tous ceux qui ont préparé ce Colloque, de m'avoir donné l'occasion de parler de la situation actuelle de l'édition des textes littéraires au Japon.

L'histoire de l'édition et de l'imprimerie remonte au VIII^e siècle au Japon. Mais dans les premiers temps, le travail de l'édition était longtemps assuré par la Cour impériale et par des grands temples protégés par l'Etat. Avant le XVI^e siècle, on gravait des textes sur une planche comme pour faire une estampe. A la fin du XVI^e siècle, les missionnaires du christianisme ont apporté des machines à imprimer. Mais à peine les Japonais ont-ils commencé à imprimer des livres religieux que le gouvernement a sévèrement réprimé la religion chrétienne.

Du début du XVII^e jusqu'au milieu du XIX^e siècle, notre pays a adopté, sous le règne du Shogunat Tokugawa, une politique de fermeture. Malgré cette politique d'exclusion, la ville de Nagasaki, située à l'extrémité ouest du pays, — ou plus précisément, la petite péninsule de la ville, — était officiellement et exceptionnellement ouverte aux Hollandais, et c'est par là que les gens intéressés par la civilisation occidentale continuaient de prendre des informations. Pour imprimer des livres, on a utilisé surtout la méthode apportée de la Corée qui consistait à utiliser des caractères de cuivre, mais le tirage était très limité.

Les textes littéraires ont circulé longtemps sous la forme des manuscrits copiés. Donc il est naturel que seule la classe aristocratique en bénéficiait. Mais peu à peu, les princes provinciaux (les *Daimyo*) et les marchands commencèrent à éditer des textes classiques, au moyen des caractères de bois. Dans la deuxième moitié de l'époque d'Edo, c'est-à-dire aux XVIII^e et XIX^e siècles, la classe populaire commença à acheter des romans à grand tirage. Ce qui caractérise l'édition des livres à cette « belle époque » de la culture bourgeoise et populaire, c'est la place privilégiée des images. En fait, le genre appelé « Kusazoushi » se compose du texte et des estampes.

Les riches marchands plus ou moins connaisseurs et savants se chargeaient eux-mêmes de

diffuser des livres manuscrits ou imprimés. Nourris de la tradition d'exégèse (soutras et livres classiques de la Chine), les intellectuels s'efforçaient d'éditer les grands classiques nationaux et chinois accompagnés de notes détaillées. Vers 1868, contraint d'ouvrir le pays sous la pression de l'Occident, notamment des Etats-Unis, le Japon a décidé d'introduire massivement et rapidement la culture occidentale. L'édition des livres était une des choses les plus urgentes pour reconstruire la culture japonaise. C'est seulement à partir de 1870 que date la fabrication véritable des caractères métalliques d'imprimerie au Japon.

Ceci dit, sans continuer à survoler à toute vitesse l'histoire de l'édition moderne, je voudrais vous parler de divers projets actuels de l'édition des *Œuvres Complètes* individuelles, ensuite d'un cas particulier, celles d'Akutagawa.

Edition des Œuvres Complètes des auteurs du XX^e siècle

Avant de traiter des auteurs japonais, jetons un coup d'œil sur la traduction de la littérature française, puisque le Japon est un pays très passionné pour la traduction des œuvres étrangères. A tel point qu'il y a beaucoup de lecteurs de la littérature française bien qu'il y ait assez peu de francisants.

Je prends l'exemple de Proust : la maison d'édition Chikuma a achevé les *Œuvres Complètes de Marcel Proust* en 1999. C'est un véritable monument de la traduction de la littérature française. A la suite des 10 volumes d'*A la Recherche du temps perdu*, traduit par Inoue Kyuichiro, on y trouve *Jean Santeuil* en 3 volumes, les chroniques et les articles en 2 volumes et les lettres choisies en 3 volumes. De nombreux chercheurs et traducteurs y ont collaboré. Le dernier tome, supplément intitulé *Les Etudes proustiennes*, qui est paru en avril 1999, contient 40 articles ou extraits d'articles, sélectionnés parmi les travaux du monde entier sur Proust. Moi-même j'ai collaboré à différents volumes de cette série, et établi une chronologie de l'écrivain.

Il existe également des *Œuvres complètes* en version japonaise des auteurs français tels que Baudelaire (éditions de Jinbun-Shoin et de Chikuma), Gérard de Nerval (Chikuma), Gustave Flaubert (Chikuma), Stéphane Mallarmé (Chikuma), Anatole France (Hakusuisha), Paul Valéry en 20 volumes, y compris les extraits de ses Cahiers (Chikuma), Louis-Ferdinand Céline (Kokusho-Kankoukaï), sans parler des auteurs classiques comme Descartes, Pascal, Racine et Molière. Il faut rappeler que la plupart de ces traductions contiennent des notes et des éclaircissements originaux.

Tournons-nous ici vers le domaine de la littérature japonaise. Les éditeurs japonais ont depuis toujours la passion d'entreprendre les Œuvres Complètes des grands maîtres de la littérature. Celui qui est au sommet de ces éditeurs est la maison d'édition Iwanami, comparable en autorité et en prestige à la Bibliothèque de la Pléiade de l'édition Gallimard. **Natsumé Sôseki** (1867-1916), auteur de *Je suis un chat* (1905) et du *Kokoro* (1914) et écrivain intellectuel représentatif de l'ère de Meiji est certainement un cas typique : l'éditeur Iwanami a publié ses *Œuvres Complètes* à plusieurs

reprises. Partant de la première édition en 28 volumes en 1947-50, il l'a refaite en 35 volumes en 1956-80 en rivalisant avec les *Œuvres Complètes* de l'édition de Kadokawa en 17 volumes (1960-61) et vient de terminer la dernière version en 29 volumes en 1993-99.

La composition de cette nouvelle édition témoigne de la tendance générale de l'édition des textes littéraires au Japon d'aujourd'hui. Les douze premiers volumes sont consacrés aux œuvres romanesques, classées dans l'ordre chronologique. Le tome 13 contient les études de Sôseki sur la littérature anglaise. Sôseki a enseigné comme professeur titulaire de la chaire de la littérature anglaise à l'Université de Tokyo, avant de se dévouer à la carrière d'écrivain. Les tomes suivants, 14 à 16, réunissent ses divers articles sur la littérature. Les tomes 17 et 18 contiennent de la poésie, à savoir les Haïkus, les Tankas et les Kanshi (poèmes chinois). Les tomes 19 et 20 reproduisent le journal intime et les fragments divers de l'écrivain. Sa correspondance occupe les 4 volumes suivants. Les tomes 25, 26 et 27 sont consacrés aux manuscrits et aux écrits de jeunesse. Le dernier tome constitue l'Index général.

On se rend compte qu'on essaye d'y recueillir de plus en plus d'inédits, c'est-à-dire des brouillons, des scénarios et des lettres et de reproduire les petits articles éparpillés parus dans différents magazines et journaux et ensevelis parfois dans l'oubli.

La maison d'édition Iwanami a été fondée, dans le quartier Zinbocho de Kanda à Tokyo, par Iwanami Shigeo en 1913 — notons que le quartier Zinbocho est le centre de commerce de livres anciens et nouveaux le plus célèbre au Japon. Chez la même maison sont parues jusqu'ici plusieurs *Œuvres Complètes* des auteurs les plus importants. **Mori Ogai** (1862-1922) est un écrivain peu connu en France, mais il occupe une place prépondérante dans la littérature de l'époque de Meiji. A la fois médecin militaire, romancier, dramaturge, critique et traducteur, il a laissé surtout de nombreux romans historiques.

L'édition Iwanami a entrepris trois fois les *Œuvres Complètes* de Mori Ogai. En 1936 en est parue la première édition en 35 volumes, dont 13 sont consacrés aux traductions des œuvres étrangères par l'écrivain. Ensuite la seconde édition, revue et augmentée en 48 volumes, dont 18 sont consacrés aux traductions, est parue de 1951 à 56. Enfin la troisième date de 1971.

Le romancier **Shiga Naoya** (1883-1971) est un des fondateurs de l'école de Shirakaba ("bouleau blanc"), groupe d'idéalistes et d'amateurs des Beaux-Arts qui s'opposa au courant majeur du naturalisme japonais. L'édition Iwanami vient d'achever la troisième édition de ses œuvres complètes en 22 volumes, embrassant non seulement ses romans et nouvelles mais aussi le journal intime et la correspondance.

Izumi Kyôka (1873-1939) est aussi un écrivain qui mérite d'être connu davantage en Europe. De caractère ultrasensible et esthète, il a laissé des œuvres curieusement anti-conformistes et passéistes. C'est encore à l'éditeur Iwanami que nous devons ses *Œuvres complètes* en 28 volumes (1973-76) ainsi que ses *Œuvres romanesques et dramatiques* en 12 volumes (1981-82).

Il y a d'autres maisons d'édition de caractère littéraire. La plupart des œuvres de **Mishima Yukio** (1925-70) est éditée chez l'éditeur Shinchosha. Mishima est un auteur très connu en France par *Le Pavillon d'or* (1956) et par *Neige de printemps* (1965), premier volume de la série des quatre

romans intitulée *La Mer de la fertilité*, qui est l'histoire d'une Métempsychose. Il y a eu l'année dernière à l'occasion du trentième anniversaire de son suicide scandaleux, diverses manifestations rétrospectives. Bien que l'opinion publique sur son attitude politique et idéologique demeure très partagée, il continue à influencer les écrivains d'aujourd'hui.

L'éditeur Shinchôsha a entrepris la publication de l'ensemble de ses œuvres dès 1973. De ses *Œuvres complètes* en 36 volumes, les dix-neuf premiers volumes sont consacrés à ses romans et nouvelles. Suivent cinq volumes qui contiennent ses œuvres théâtrales. Les nombreux articles critiques de Mishima sont réunis dans les dix volumes suivants. Tout récemment, le même éditeur a décidé de refaire entièrement cette collection. Quoiqu'il soit difficile de juger à sa juste valeur l'originalité de la nouvelle édition qui commence à peine de sortir, on peut espérer la publication de ses inédits, car le troisième volume, qui vient de paraître en février, reproduit un long brouillon inédit de son roman intitulée *Kyôko-no-ie* (*La maison de Kyôko*).

L'éditeur Shinchôsha est également célèbre par les *Œuvres complètes* du romancier **Kawabata Yasunari** (1899-1972), prix Nobel de littérature (1968). Orphelin dès l'âge de 2 ans, Kawabata fut élevé par ses grands-parents. Parti comme adepte de l'école Shin-Kankakuha (néo-sensationnisme), il a écrit de nombreux romans dans un style pur et travaillé, comme *La Danseuse d'Izu* (1926) et *Pays de neige* (1935-48). Ses *Œuvres complètes*, parues de 1980 à 84, se composent de 37 volumes. **Abe Kôbô** (1924-1993), auteur de *La Femme des sables* (1962), a publié chez le même éditeur ses *Œuvres complètes* en 15 volumes en 1973-74.

Quant à l'écrivain **Tanizaki Junichirô** (1886-1965), dont on dispose depuis deux ans la traduction en français en deux volumes dans la Bibliothèque de la Pléiade, c'est l'éditeur Chûôkôron que nous devons ses *Œuvres complètes* en 30 volumes (la dernière édition date de 1981-83). Malheureusement, il faut admettre que cette édition laisse beaucoup à désirer, du point de vue de l'établissement du texte et de l'annotation.

Avant de clore cet aperçu qui risque de vous paraître ennuyeux à cause de la juxtaposition des noms des auteurs japonais, je voudrais remarquer deux phénomènes assez récents concernant la situation éditoriale de ces textes littéraires. Le premier consiste à faire paraître en format de poche l'essentiel des œuvres d'un auteur au lieu de faire la collection complète dans les boîtes de carton, pour mieux vendre les exemplaires. Le second phénomène consiste à faire des CD-ROM ou des livres électroniques des romans à l'usage des jeunes lecteurs partisans ou "intoxiqués" de l'informatique. On a commencé aussi l'édition "on demand (en anglais)" (sur demande) des livres épuisés : on restitue les pages d'un livre ancien à l'aide de l'ordinateur et du scanner en vue d'imprimer un petit nombre d'exemplaires.

L'édition des œuvres d'Akutagawa Ryûnosuke

1. L'historique de la réédition d'Akutagawa

Le second volet de mon exposé concerne tout particulièrement l'écrivain Akutagawa

Ryûnosuke (1892-1927). C'est un bon exemple de la nouvelle orientation de l'édition des textes littéraires, parce que l'éditeur Iwanami a plusieurs fois refait ses *Œuvres complètes* et qu'à chaque révision, il y a du nouveau, qu'il s'agisse des brouillons inédits ou des lettres retrouvées. Surpassant celle de l'éditeur Chikuma (en 8 volumes, 1964-65 et 2 suppléments en 1971) et celle de l'éditeur Kadokawa (en 11 volumes plus un supplément, 1967-69), la nouvelle édition d'Iwanami, publiée de 1995 à 98, nous offre 24 volumes assez consistants.

On connaît ce genre de remaniements successifs de l'édition du texte littéraire en France. Rappelons-nous le cas de Gérard de Nerval dans la Bibliothèque de la Pléiade. Béatrice Didier déclare, dans *Editer des manuscrits — archives, complétudes, lisibilités*, (Presses Universitaires de Vincennes, 1996), que « s'il est une règle générale, c'est que les œuvres complètes ne cessent de croître avec le temps » (p.10). L'édition récente d'Akutagawa est la cinquième tentative du même éditeur. L'édition initiale en 8 volumes date de 1927-29, le lendemain de la mort de l'écrivain. La seconde, en 10 volumes, est parue en 1934-35. La troisième, en 20 volumes, en 1954-55. La quatrième, en 12 volumes, en 1977-79. C'est dire que la nouvelle édition a triplé de volume par rapport à la première édition.

Regardons d'un peu plus près sa composition. L'ensemble est soumis, suivant l'usage, au classement générique et chronologique : les 16 premiers volumes sont consacrés, suivant l'usage, aux nouvelles romanesques. Les 4 volumes suivants rassemblent ses lettres. Le tome 21 reproduit pour la première fois ses écrits de jeunesse et des avants-textes destinés à ses nouvelles. Le tome 22 reproduit des fragments manuscrits qui n'ont pas abouti. Le tome 23 transcrit notamment des manuscrits de ses conférences et des carnets de notes. Plusieurs spécialistes se partagent le travail de l'édition critique.

2. Ses manuscrits — sa carrière d'écrivain

L'originalité de la nouvelle édition consiste, comme nous l'avons vu, dans la reproduction des manuscrits de l'auteur. En 1997, l'éditeur Iwanami m'a demandé l'examen des dossiers manuscrits qui contenaient des mots et des phrases en langues étrangères, étant donné que la tâche de déchiffrement de l'écriture étrangère dépassait visiblement la compétence des rédacteurs spécialisés en littérature japonaise. J'ai reçu des paquets assez volumineux de ses manuscrits en photocopies en couleurs.

La lecture des autographes d'Akutagawa m'a tout de suite fasciné : l'écrivain avait l'habitude d'insérer beaucoup de mots anglais et français dans ses carnets, de citer les titres des livres étrangers en langue originale et de rédiger parfois ses notes entièrement en anglais. Les originaux de ses manuscrits sont conservés dans le musée de la littérature moderne (*Nihon-Kindai-Bungakukan*) à Tokyo et dans un musée de la littérature en province.

Rappelons ici quelques repères biographiques d'Akutagawa, ne serait-ce que pour mieux saisir la dimension de son savoir. Il est né d'une famille bourgeoise de Tokyo. Son père, d'origine provinciale, gérait une laiterie. Mais Ryûnosuke a subi un événement éprouvant quand il n'avait

que 8 mois : sa mère Fuku fut atteinte de folie. Le pauvre enfant a donc été adopté par son oncle, frère de Fuku, Doushō Akutagawa, fonctionnaire de la municipalité de Tokyo. C'est sa tante Fuki, sœur aînée de Fuku, habitant la même maison et célibataire toute sa vie, qui lui a servi de mère. Cette enfance perturbée jette une ombre morose sur la vie psychique de l'écrivain.

Notons cependant que la famille Akutagawa avait du goût pour la littérature et fréquentait le théâtre. Akutagawa, ayant obtenu son diplôme de licence à l'Université impériale de Tokyo en 1916, devient professeur d'anglais à l'Ecole Navale de Yokosuka, ville maritime près de Tokyo. Il commence vite à publier des nouvelles dans différentes revues. Marié à l'âge de 26 ans, il a eu trois enfants. Chose malheureuse, toute sa vie a été empoisonnée par de fréquentes maladies. En proie à la neurasthénie et à la mélancolie dès sa jeunesse, et hanté de plus en plus par l'idée de la mort, il finit par se suicider à l'âge de 35 ans, ce qui a provoqué un vrai scandale dans le monde littéraire.

Nourri des cultures japonaise et chinoise comme la plupart des intellectuels de l'époque, mais montrant en même temps un vif intérêt pour la civilisation européenne, il étudie la littérature anglaise à l'Université. Sa triple ressource intellectuelle, comparable à celle de Sōseki ou celle de Ogaï, deux grands écrivains de la génération précédente, a fait de lui un vrai écrivain fécond, un nouvelliste de premier ordre.

Malgré sa mort prématurée, il a laissé beaucoup de contes et nouvelles, critiques, essais et poèmes (haïkus). Les critiques d'aujourd'hui s'accordent pour reconnaître en lui un goût très marqué pour l'esthétisme (ou l'Art pour l'Art). D'où la perfection du style et sa prise de distance par rapport au naturalisme japonais.

3. « Le Mouchoir » d'Akutagawa : problèmes de l'édition

Pour terminer notre parcours sommaire des problèmes de l'édition des textes littéraires au Japon actuel, il convient de donner un exemple précis pour sonder la possibilité d'une édition future. Je prends l'exemple de la nouvelle intitulée « Le Mouchoir » d'Akutagawa. Elle figure dans le recueil de ses nouvelles, *Rashōmon et autres contes* (Gallimard/UNESCO), traduit par feu M. Mori Arimasa, philosophe et essayiste. Sa première publication, dans la revue *Chūōkōron*, date de septembre 1916. Voici l'intrigue de cette nouvelle :

La scène se passe dans la maison de Kinzō Hasegawa, qui enseigne à la Faculté de Droit de l'Université de Tokyo. C'est un après-midi d'été. Il est en train de lire la *Dramaturgie* de Strindberg, assis dans un fauteuil de rotin, mais sa pensée erre autour de l'avenir du Japon. Comment remédier à la dégradation spirituelle de ce pays qui semble avoir fait bien des progrès matériels ? Telle est la question fondamentale qui préoccupe le professeur. Le seul moyen possible, pense-t-il, est de retourner au « Bushidō » du temps passé. Le Bushidō, c'est la morale pratiquée par les samouraïs à l'époque d'Edo. Loin d'être une éthique féodale ou une morale étroite d'un peuple insulaire, il contribuera à son avis, de par sa haute moralité et par sa sensibilité raffinée, à la paix internationale.

Mais à cet instant le fil de ses réflexions est interrompu par une visite. Une femme inconnue, vêtue d'une élégante robe de soie gris fer apparaît devant lui. C'est la mère de Nishiyama Kenichiro, un de ses étudiants de la Faculté. Le professeur lui demande des nouvelles de son fils, car ce dernier a été hospitalisé, atteint de péritonite. Or Mme Nishiyama lui répond qu'il est mort il y a huit jours, malgré tous les soins prodigués. Le professeur s'étonne du ton de ses paroles :

[...] ni l'attitude ni les gestes de cette femme n'étaient ceux d'une mère qui annonce la mort de son fils. Ses yeux étaient secs, sa voix avait une tonalité calme, et même un sourire s'ébauchait aux coins de sa bouche. Quiconque l'aurait vue sans l'entendre aurait pu croire qu'elle ne parlait que de banalités. Pour le professeur, c'était un mystère.

Le professeur Hasegawa se souvient que lors de son séjour à Berlin, tout le monde avait beaucoup pleuré à la nouvelle du décès de Guillaume I^{er}, ancien empereur d'Allemagne. Quelle différence avec l'expression de la dame! Mais le mystère de l'impassibilité apparente de Mme Nishiyama se dévoile bientôt. Quand il se penche un instant pour ramasser son éventail tombé, il aperçoit que les mains de Mme Nishiyama tremblent en serrant son mouchoir :

Mais, aussitôt, le professeur s'aperçut du tremblement des mains qui serraient et tiraillaient le mouchoir si fortement qu'il risquait de se déchirer, tremblement qui était certainement dû à une agitation intérieure qu'elle essayait de réprimer de toutes ses forces.

C'est ainsi qu'il se rend compte que derrière le sourire de Mme Nishiyama se déroule une lutte douloureuse pour dissimuler ses vrais sentiments. Le professeur raconte sa découverte, au moment du dîner, à sa femme américaine, en admirant l'existence de l'esprit de Bushidô chez cette dame qui a perdu son fils. Très impressionné par son expérience, il pense même rédiger un article pour une revue mensuelle.

Après le bain, il revient à la lecture de Strindberg. Or ses yeux tombent sur un passage qui raconte le jeu du mouchoir de Mme Heiberg. Celui-ci consiste à déchirer un mouchoir en deux tout en arborant un sourire et où l'auteur le trouve du mauvais goût. L'analogie de ce mouchoir plonge le professeur Hasegawa dans un sentiment de trouble.

La nouvelle édition d'Iwanami place ce petit conte du jeune Akutagawa dans le premier volume des *Œuvres Complètes*, alors que son brouillon incomplet dans le tome 21, ce qui fait que le lecteur qui s'intéresse à la genèse de ce morceau doit consulter les deux volumes très séparés. Quant aux notes, le rédacteur les dispose à trois endroits différents : les éclaircissements du texte sont placés dans la première section de l'apparat critique mis à la fin du premier volume, alors que les variantes sont placées dans la seconde section. Les notes brèves relatives au brouillon se trouvent à la fin du tome 21. Tout cela nous paraît un peu confus. Si on se réfère à l'arrangement raisonnable de la nouvelle édition de la Pléiade, on comprend combien la facilité de consultation

est importante.

Il m'est sans doute permis de citer un exemple du premier volume d'*A la recherche du temps perdu*, auquel j'ai collaboré. Si un lecteur s'intéresse à l'épisode de la petite madeleine trempée dans une tasse de thé, il n'a qu'à suivre d'abord les signes de renvoi. Cela lui permettra de consulter directement les notes d'éclaircissement et les variantes de l'épisode. Ensuite, il trouvera aisément toujours dans le même tome deux brouillons transcrits et rendus lisibles du même épisode sous la rubrique des « Esquisses ». Le professeur Jean-Yves Tadié, qui a dirigé cette édition, a adopté une méthode rigoureuse qui permet aux lecteurs même non avertis d'accéder sans peine aux hypotextes et aux avant-textes, à partir du texte définitif de Proust.

Si on revient à notre nouvelle d'Akutagawa, il y a surtout le problème du modèle. De toute évidence, le professeur Hasegawa emprunte ses principaux traits à Nitobe Inazô (1862-1933), agronome, penseur et éducateur. Il est surtout connu aux Etats-Unis et en Europe comme auteur du livre intitulé *Bushido, the Soul of Japan* (*Bushidô, l'âme du Japon*), — le "Bushidô" signifie littéralement le chemin du samourai — rédigé en anglais et publié en 1899 en vue d'expliquer aux étrangers la morale traditionnelle de la classe guerrière du Japon. Dans le brouillon d'Akutagawa, le professeur s'appelle Hasebe Hirozô, dont l'orthographe est encore proche du personnage réel.

Akutagawa s'inspire d'une nouvelle de Kume Masao, son ami littéraire, qui a décrit le portrait de Nitobe. L'écrivain connaissait d'ailleurs ce savant, puisque ce dernier était président de son collège. Le commentateur de l'édition d'Iwanami est assez stoïque pour s'en tenir à la brève présentation du modèle. Mais il aurait fallu sans doute parler aussi de l'accueil et de la critique de cette nouvelle.

A vrai dire, les avis de la critique sont partagés quant à l'estimation du « Mouchoir ». L'accueil contemporain était relativement favorable. Mishima Yukio considère ce conte comme le plus parfait d'Akutagawa (1956). Mais de nos jours, il y a plus d'un critique qui l'accuse du manque d'approfondissement du thème.

On se demande si Akutagawa appréciait vraiment la pensée de Nitobe. Une lecture un peu attentive révèle que le héros est un homme à l'esprit étriqué, malgré son statut social. Si le professeur lit Strindberg, ce n'est pas parce qu'il s'y intéresse vraiment, mais qu'il essaye, en tant qu'enseignant, de « parcourir, ne fût-ce qu'une fois, au gré de ses loisirs, les livres qui intéressaient [...] les étudiants d'aujourd'hui ». Le narrateur commente ironiquement : « Il était assez semblable, si l'on veut, à ces professeurs d'anglais de lycée qui ne s'intéressent à la lecture des pièces de Bernard Shaw que pour y découvrir des expressions usuelles. » Son ignorance est telle qu'il a demandé un jour qui était Baïkô à un étudiant qui venait de prononcer ce nom : en fait, Baïkô était un des acteurs de théâtre les plus renommés de cette époque.

Que dire d'ailleurs de l'attitude trop naïve de Hasegawa vis-à-vis de Mme Nishiyama ? Mise à part la difficulté de conduite en face de la nouvelle de la mort, son doute ne se résout qu'au moment où il aperçoit de ses propres yeux les mains tremblantes de son interlocutrice. Il est donc évident que le professeur Hasegawa est l'objet d'une ironie mordante. Est-ce à dire que Akutagawa condamne, comme le prétend un certain critique (Isogai Hideo, dans la revue *Kokubungaku*, 1971),

l'éthique du Bushidô prêchée par Nitobe Inazô ?

Nitobe Inazô est né en 1862 dans une famille de la classe guerrière d'un fief provincial. Son père était célèbre par le défrichement des régions nordiques. Après la restauration de Meiji, Nitobe décide de faire ses études à Tokyo. Il s'intéresse surtout à l'anglais et à l'agronomie, disciplines de pointe de l'époque. Après avoir étudié à l'Université de Tokyo, ensuite aux Etats-Unis puis en Allemagne, il se marie avec une américaine en 1871. De retour au Japon, il s'installe d'abord à Sapporo, dans le nord du Japon, en tant que professeur d'agronomie. Il a rédigé *Bushidô* pendant qu'il était en cure pour maladie en 1899, afin d'expliquer facilement l'esprit des samouraïs aux étrangers, à commencer par sa propre épouse.

Or ce livre a suscité beaucoup d'échos dans le monde entier, parce qu'on a voulu mieux connaître ce petit pays qui venait de vaincre la Russie en 1904. Il a été traduit ainsi dans de multiples langues étrangères. Nitobe a travaillé pendant trois ans dans le gouvernement de Taïwan qui avait été intégré au Japon. En 1903, il occupe le poste de professeur de la Faculté de Droit à Kyoto avant de devenir professeur de l'Université de Tokyo trois ans après. En 1918, il devient président de l'Université des Jeunes filles de Tokyo. Devenu sous-directeur du secrétariat de la Société des Nations en 1920, il mène une vie d'homme politique en tant que pacifiste. Il est mort au Canada en 1933.

Après la seconde Guerre mondiale, certains voulaient ranger Nitobe parmi les coupables qui ont favorisé la guerre et collaboré à l'Etat militariste, d'une part parce que son ouvrage *Bushidô* leur paraissait esthétiser la morale du guerrier, et d'autre part parce que Nitobe lui-même était spécialiste de la politique coloniale. Mais si l'on relit son livre en le mettant dans le contexte historique, on comprend que c'est là un malentendu. Ce que Nitobe souligne dans son livre, ce n'est pas du tout l'esprit belliqueux et impérialiste, mais au contraire la vertu philanthropique et désintéressée de la classe des samouraïs. Impassibilité et sang-froid du zen, bon sens du Confucianisme, éthique de « Noblesse oblige », fidélité à son honneur, esprit stoïque comme dans la religion chrétienne...

Il est donc probable qu'Akutagawa a créé ce personnage de Hasegawa sans avoir l'intention de critiquer Nitobe Inazô. L'écrivain a emprunté ses traits à Nitobe, cela est certain (la similitude des deux noms, la présence d'une épouse américaine, l'allusion au Bushidô, le titre de professeur à l'Université de Tokyo). Mais c'est là un portrait "creux" s'il est permis de dire ainsi, car les détails ridicules du professeur ne sont pas ceux du modèle. Par exemple, l'ouvrage de Nitobe contient des passages où l'auteur signale que la morale de la chevalerie japonaise demande de réprimer ses sentiments et de garder son sang-froid. Cela dit, l'attitude d'Akutagawa envers le Bushidô de Nitobe reste assez ambiguë.

A notre sens, l'édition future d'Akutagawa devra accompagner chaque ouvrage d'une notice qui puisse fournir, sans se contenter de signaler le modèle et de donner simplement les références, les renseignements historiques et génétiques assez détaillés pour permettre aux lecteurs une meilleure compréhension du texte. Je dois dire que l'édition courante d'Iwanami, malgré sa courageuse tentative de reproduire les brouillons inédits, reste encore un peu en deçà d'une

véritable édition critique. Celle-ci sera, j'espère, une sorte de musée où chacun des lecteurs pourra trouver des renseignements nécessaires.

Conclusion

Il est difficile de conclure quoi que ce soit à propos de l'édition des textes littéraires du XX^e siècle au Japon. D'ailleurs un tel travail dépasse ma compétence. Mais en tant que lecteur à la fois de la littérature française et de la littérature japonaise, je me demande s'il n'est pas permis de rêver d'une édition idéale pour les grands classiques du temps moderne, édition qui puisse servir à la fois au grand public et aux lecteurs qui veulent en savoir toujours plus. Au lieu d'isoler des fragments manuscrits dans des volumes indépendants, on pourrait offrir une lecture double ou "stratifiée" en juxtaposant astucieusement le texte et ses avant-textes. Comment ne pas les accompagner d'une notice qui explique non seulement le contexte social et biographique mais aussi la genèse et les rapports intertextuels ?